

Derniers maux

J'étais heureux, et c'était bien là le problème. Je m'étais toujours identifié à des héros blessés et brisés par la vie qu'ils avaient menée. D'une certaine façon, j'étais convaincu qu'avoir connu le malheur, le vrai, l'insupportable, l'insurmontable, et de l'avoir vaincu, d'en être revenu vivant, nous rendaient plus fort, ou, pour l'adolescent que j'étais alors, juste... plus "cool". Alors pour être heureux, certains soirs, je m'emplissais d'une mélancolie vaguement tchékovienne. Sacré paradoxe... Finalement, ce fut un problème de courte durée.

En fait, j'habitais un petit appartement avec mon frère et ma mère. Mon frère jumeau. On s'entendait bien, un peu trop bien, peut-être. On communiquait avec des phrases disons... spéciales.

Des règles s'étaient imposées d'elles-mêmes pour régir nos conversations, compréhensibles que de nous. Trois phrases pour s'exprimer, une seule pour clore le dialogue.

Par exemple, lorsque des manifestations se déroulaient en bas de chez nous, et que mon frère me demandait la signification de ces bruits et de ces cris, je lui répondais :

– « Des pavés. Des cailloux. Un peu de tout. »

Ça avait suffi pour qu'on nous étiquette. Et Paf ! Une pathologie psychologique sur le front : autisme, syndrome d'Asperger. Lien particulier avec son frère, difficultés de contact social. Difficultés de contact social... Lors de mes premiers jours d'école primaire on me présentait avec une phrase qui signifiait ceci :

– « Voici Jonathan, il est autiste. »

Et j'étais convaincu que les enfants rajoutaient inconsciemment une petite phrase derrière :

– « C'est peut-être contagieux. »

Ça n'aidait pas à résoudre mes « difficultés de contact social ».

Alors, notre mère nous a fait suivre des cours par correspondance. Et on s'est inventé notre monde à nous, bien à l'abri, chez nous.

La fille du voisin venait nous rendre visite, parfois. Elle nous trouvait "trop démentiels", avec nos petites phrases bizarres. Au final, un petit bonheur tranquille. Bien sûr, parfois je me demandais ce que ça faisait d'être un adolescent ordinaire. Dans ma vie je communiquais avec trois personnes. Dont deux faisaient partie de ma famille. C'était pas énorme...

Puis on a changé de médecin traitant. Ça n'a l'air de rien, dit comme ça. Notre vie en fut bouleversée. Lors de notre premier rendez-vous avec lui, il a déclaré directement :

– « Madame, l'environnement social de vos fils nuit à leur bonne santé intellectuelle. »

Puis il a rajouté :

-« Une hospitalisation pour passer ensuite dans un centre adapté serait une mesure qui pourrait, à terme, améliorer leur capacité à entrer en contact avec autrui. »

Pour ma mère et mon frère, c'était pas la peine d'y penser. Moi, je connaissais mes cours d'éducation civique par cœur, le suffrage universel, la majorité l'emporte, et tout ça... Alors j'ai pas trop insisté. Et on est reparti comme on est arrivé, sans demander notre reste. Une méfiance du monde du dehors teintée d'appréhension sur l'avenir de notre fragile équilibre familial. Alors... alors quoi ? La vie a continué voilà tout. Vie tranquille à la monotonie rassurante. Mon frère et moi englobions des quantités d'apprentissages incroyables. Notre mère jetait un regard doux et maternel sur ses deux ogres, assoiffés de savoir, affamés de culture.

Clairement, la société ne nous regardait pas d'un aussi bon œil. Elle avait inventé pour les gens comme nous, une phrase toute faite :

-« Pas méchants, juste un peu toqués. »

Nous les jumeaux, on excellait chacun dans un domaine. Moi, c'était la Littérature. Et lui, la Musique. J'écrivais dès que je pouvais. Il composait dès que j'écrivais. On était complémentaires, car mes écritures se nourrissaient de ses mélodies, et vice versa.

De loin, on apparaissait comme de belles caricatures de l'autisme. C'est simple, le père de la fille du voisin, c'est-à-dire le voisin, nous appelait « Rain Man 1 » et « Rain Man 2 ». Vous savez, en référence à ce film avec Dustin Hoofmann. Nous, on n'appréciait pas trop, on se sentait marqué par un gros cliché sur l'autisme.

Puis un jour funeste est venu, avec ses grands sabots, sur le sol jusque là propre de notre palier.

J'ai dit à mon frère :

-« Trois quarts gauche. Derrière toi. Ce pied ne m'appartient pas. »

Mon frère a effectué sa rotation trois quarts gauche, et a vu. Vu quoi ? Une chaussure qui dépassait du seuil de notre porte d'entrée. Une chaussure qui n'appartenait ni à nous, ni à notre mère, ni à la fille du voisin. Donc il y avait quelqu'un qui la portait. Donc il y avait un inconnu dans l'appartement. Fin de l'analyse.

Et il n'était pas seul. Ils étaient trois, tous en blouse blanche. Ils avancèrent vers nous, un bout d'étoffe à la main. Un petit tissu blanc, qu'ils nous plaquèrent bien vite au visage.

On se réveilla dans l'ambulance. L'infirmier, au lieu d'essayer de nous aider ou d'établir un contact avec nous, récita machinalement une liste de ce qui semblait être des accusations...

-« Vous êtes Jonathan et David Efmann, vous souffrez de difficultés de sociabilité, vous utilisez un mode de communication particulier, vous avez un comportement obsessionnel dans certains domaines artistiques. Vos symptômes correspondent au syndrome d'Asperger ».

Nous n'avons rien dit, à cause de nos difficultés à nous exprimer, mais surtout car rien n'avait été dit. Je m'étais toujours mis en tête que le rôle du thérapeute n'est pas de réduire un individu à sa pathologie.

Mais moi, au début, ça ne m'a pas gêné d'être interné ici. J'étais juste étonné que l'on puisse être placés ici contre notre gré. J'ai appris plus tard que notre mère avait été mise sous tutelle, et que nous avions été déclarés comme incapables de prendre des décisions responsables. Mais bon, j'ai pensé que le but premier était le bien-être du patient, de réduire nos difficultés à communiquer avec autrui. Bref, d'essayer de nous rendre heureux malgré nos différences. J'ai vite déchanté.

Une fois arrivés là-bas, j'ai compris que cet hôpital psychiatrique n'avait rien d'un hôpital, tout d'un asile. Ils essayaient de nous cacher, nous, les individus dérangeants. Nous étions brimés par une société qui refusait l'anormalité. Car, oui, c'est cela que nous étions, une fois enfermés dans ces bâtiments : des êtres anormaux. Nous étions en permanence abrutis par des perfusions.

L'endroit n'avait donc rien de bon pour nous. Et la première fois que j'ai pu revoir mon frère, après une semaine de « traitement », je lui ai tenu ces mots :

– « Par la porte de service. Nous. On part. »

Mais il avait déjà les yeux étrangement vides, et n'a rien répondu.

Nous sommes restés quelques années là-bas. Moi trois ans, lui deux. Il est parti avant, en effet. Il s'est entaillé les veines avec un bout de métal. Sans doute las d'être considéré comme un élément délabré devant être « réparé ». Pendant un an je suis resté dans mon lit d'hôpital, perdu dans des limbes provoquées par un mélange amer de neuroleptiques et de chagrin. Après cette année où ma vie s'est déroulée au ralenti, je suis sorti de mon silence pâteux, et je me suis exprimé devant ceux qui me servaient de médecins. J'ai communiqué comme un individu « normal ».

Les responsables de l'hôpital ont parlé de guérison miraculeuse. Par lassitude, je ne leur ai pas fait remarquer qu'ils avaient détruit ma vie. Puis je suis parti.

À dix-neuf ans, j'avais plus souffert que beaucoup d'autres personnes de mon âge. À dix-neuf ans, j'étais sans emploi, sans études, sans rien.

Alors j'ai écrit, plus encore qu'avant. La nuit, le jour, lorsque le jour cédait sa place à la nuit, et vice versa, j'écrivais. C'était sans doute la douleur qui nourrissait mes romans.

Pendant environ quarante années dérisoires, j'ai écrit ainsi. Je suis désormais reconnu comme un grand auteur contemporain. Et je publie cette nouvelle, ces deux pages denses et autobiographiques.

Fin.

Épilogue.

Ces deux pages ont provoqué un tollé dans l'opinion publique. Une nouvelle vision de la psychiatrie commence à naître. J'ai écrit pendant quarante ans de manière obsessionnelle et je n'avais jamais mesuré à ce point là le poids des mots. Désormais, je le sais, s'exprimer est une lutte, écrire, un combat.

Je suis assis devant la télévision. Journal de vingt heures. En direct, le Ministre de la santé signe la réforme du système psychiatrique. Mon frère et ma mère, c'est pour vous que j'ai fait ça. Je vous rejoins.

Je charge un revolver. Les balles tintent lorsqu'elles s'insèrent dans le barillet. Je rapproche le canon de ma tempe. L'acier est froid et dur. J'appuie sur la détente...